



HAL
open science

Préface

Jean-Marc Vercruysse

► **To cite this version:**

Jean-Marc Vercruysse. Préface. GRAPHE 31 : Le Sacrifice d'Isaac, pp.7-14, 2023, 978-2-84832-565-1.
hal-04292728

HAL Id: hal-04292728

<https://univ-artois.hal.science/hal-04292728>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Graphè 31 (2023)
LE SACRIFICE D'ISAAC

préface

Le précédent volume de la collection *Graphè* portait sur les Tentations du Christ. C'est une autre mise à l'épreuve célèbre qui est abordée dans les pages suivantes à travers la péricope vétérotestamentaire du sacrifice d'Isaac par Abraham.

La gageure est grande. Il s'agit de l'un des épisodes les plus connus de la Bible mais qui, en définitive, n'a pas eu lieu. L'appellation même de ce non-événement est ambiguë. Comment faut-il comprendre le complément du nom ? Si nous parlons du « sacrifice d'Abraham », il s'agit du sacrifice commis par Abraham (génitif objectif). Le père est ainsi identifié à sa descendance ; mais, si nous utilisons l'expression plus commune du « sacrifice d'Isaac », il faut dès lors comprendre le sacrifice subi par Isaac (génitif subjectif). En réalité, comme l'écrit Jacques Derrida : « c'est le sacrifice des deux, le donner-la-mort-à-l'autre en *se* donnant la mort, en se mortifiant à donner cette mort en offrande sacrificielle à Dieu¹ ». Les versets 6 et 8 du chapitre 22 de la Genèse le confirment quand ils précisent : « Et ils s'en allèrent tous les deux ensemble ». De fait, la nomination hébraïque de l'épisode paraît plus claire et exacte puisque, dans le judaïsme, on parle de l'« aqédât Yitzhaq », la « ligature d'Isaac », en référence au verset 9 : « Puis Abraham lia son fils Isaac et le mit sur l'autel » – dernière action avant le geste irrémédiable. Une manière de souligner que la mise à mort n'a pas eu lieu, que le geste fut suspendu. Le cœur de l'événement est donc dans sa non-réalisation. En définitive, il s'agit moins du sacrifice d'Isaac que de l'épreuve d'Abraham autour de la crainte de Dieu.

Plutôt que de paraphraser l'épisode dont Catherine Vialle nous offre une traduction originale dans la première étude de ce volume, relisons ces quelques vers de Racine, tirés de la tragédie *Athalie*, qui résument à eux seuls la situation. Le grand-prêtre Joad rappelle à sa femme Josabet le sacrifice du fils d'Abraham :

N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où le père des Juifs sur son fils innocent,
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant avec ce fils aimé
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?²

¹ Jacques Derrida, *Donner la mort*, Paris, Galilée, 1999, coll. « Incises », p. 99.

² Racine, *Athalie* (1691) IV, 5, v. 1438-1444.

Pourquoi donc ce sacrifice avorté a-t-il fait couler autant d'encre et de couleurs ? Plusieurs aspects singuliers de ce récit ont été et restent autant de portes ouvertes à la discussion et à l'interprétation. Deux d'entre eux se révèlent particulièrement signifiants.

Tout d'abord l'apparente contradiction de Dieu. Le sacrifice est un acte rituel, habituellement à l'initiative de l'homme qui fait don à la divinité d'une offrande pour susciter sa bienveillance ou pour la remercier d'un bienfait accordé, voire pour se faire pardonner d'une faute commise³. Dans le cas présent, il s'agit d'un sacrifice humain. L'Ancien Testament en mentionne un autre, lorsque l'un des juges d'Israël, Jephthé, fit le vœu imprudent de sacrifier à Dieu la première personne sortant de chez lui s'il arrivait à vaincre les Ammonites. Il obtint la victoire mais c'est sa fille unique qui vint à sa rencontre pour le retrouver. Malgré son désespoir, Jephthé dut respecter son vœu (Jg 11,29-40). Le texte biblique souligne surtout la fidélité du juge envers sa promesse à Dieu et condamne son geste paternel. Le sacrifice d'Isaac s'avère différent. Il se présente comme une épreuve imposée par Dieu à Abraham. Cette épreuve paraît d'autant plus démesurée, inattendue, scandaleuse qu'elle procède d'un don et qu'elle semble en contradiction avec la promesse d'une postérité innombrable faite au patriarche. Dieu y est réellement le maître du jeu. Il met en scène une tragédie dont il détient seul le dénouement, même si, *in fine*, l'épreuve se conclura par un approfondissement de la foi. Faut-il rappeler qu'Isaac est à proprement parler le fruit d'une procréation divinement assistée ? Une naissance inespérée pour le couple âgé et stérile que constituaient Abraham et Sara jusque-là.

Ensuite, l'ambiguïté du texte. Le récit biblique est marqué par un réel suspense maintenu jusqu'au verset 9. Quel sacrifice Abraham va-t-il réaliser ? un simple holocauste en présence d'Isaac ou l'offrande de son propre fils ? L'une des questions fondamentales qui ressort de l'épisode est de savoir si Abraham est le propriétaire d'Isaac. Mais c'est aussi l'attitude du Patriarche qui ne manque pas de surprendre. Quelle que soit la manière dont il comprend l'ordre divin, Abraham n'exprime aucune demande d'explication et s'exécute sur le champ. Aucune protestation ne s'échappe de sa bouche. Cette attitude a quelque chose de troublant pour le lecteur. Certes, ce n'est pas un silence de refus ; mais ce silence d'acceptation n'en reste pas moins intrigant. Et il est renforcé par la sobriété du passage et l'extrême économie de moyens qu'Erich Auerbach avait déjà soulignées dans sa célèbre comparaison stylistique de ce qu'il appelait simplement « l'histoire d'Isaac » avec un extrait de l'*Odyssée* d'Homère⁴. Le récit se contente de raconter des faits. Rien n'est dit dans le texte biblique des sentiments, des pensées, des émotions ni d'Abraham, ni d'ailleurs d'Isaac. Aucune focalisation interne. Les targoums du Pentateuque s'emploieront à expliciter les réflexions les plus intimes du père et du fils. L'attitude d'Abraham ne cesse d'interroger. Adhésion inconditionnelle, sans contrepartie, qui témoigne d'une foi sans faille ou fanatisme aveugle jusqu'à nier tout amour paternel, la ligature d'Isaac ne cesse d'interroger.

De la geste d'Abraham (Gn 12-26), pourtant riche et mouvementée (le colloque sur la destruction de Sodome en avait évoqué un épisode avec son neveu Loth⁵), la scène du sacrifice d'Isaac est assurément la plus

³ L'étude anthropologique de référence reste celle d'Henri Hubert et Marcel Mauss, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, Paris, PUF, coll. Quadrige », 2016 (1899) : « Le sacrifice est un acte religieux qui, par la consécration d'une victime, modifie l'état de la personne morale qui l'accomplit ou de certains objets auxquels elle s'intéresse » (p. 198).

⁴ Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, collection « Tel » 14, 1977, p. 16-34.

⁵ Voir Jean-Marc Vercauteren (éd.), *La Destruction de Sodome*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Graphè » 25, 2016.

présente dans l'histoire de l'art. Sa plus ancienne représentation date du milieu du II^e siècle et se trouve dans la synagogue de Doura-Europos, en Syrie. L'*aquédah* se situe dans la niche de la Torah, orientée vers Jérusalem. Tous les personnages sont vus de dos. Abraham tient un long couteau dans la main droite ; Isaac, très stylisé, est étendu dans une position inconfortable au sommet de l'autel et, en contre-bas, le bélier attend sagement près d'un arbuste. Cette fresque, découverte dans les années 1930, est encore aujourd'hui sujet à discussion autour de l'identification, en haut à droite, de la hutte ou de la tente devant laquelle se trouve un singulier petit personnage. On remarquera pour finir la main de Dieu, première attestation d'un motif iconographique vouée à une longue postérité. Mais, la plupart des artistes ont choisi de représenter l'instant crucial où le père, armé de son couteau, s'apprête à frapper son fils alors que l'ange intervient in extremis. Il saisit et retient plus ou moins vigoureusement le poignet d'Abraham. On notera à ce sujet que ce geste, en particulier dans le tableau de Rembrandt⁶, n'est pas dans le texte biblique mais traduit l'appel pressant de l'ange qui veut arrêter Abraham dans son entreprise meurtrière⁷. L'épisode se déploie en une narration d'une rare sobriété et, en même temps, se fige, dans la mémoire collective, en un instantané photographique.

La présence de l'épisode dans les trois religions monothéistes en explique également la notoriété. Cette « mise au test » comme la nomme André Wénin⁸ se veut révélatrice de la fidélité d'Abraham qui devient le « père des croyants ». Le sacrifice d'Isaac préfigure pour les juifs la confiance absolue en la parole de Dieu. Dans la tradition chrétienne, la lecture typologique y verra la préfiguration du Christ sur la croix puisque, dans les deux cas, Abraham et Dieu le Père livrent leur fils unique. Quant au Coran (37,102-109), il évoque le sacrifice d'Ibrahim dans une vision. Contrairement au texte biblique qui mentionne très clairement Isaac, la sourate 37 ne précise pas quel est le fils d'Abraham dont il est question. L'historien Tabari, à la fin du IX^e siècle, penchait pour Isaac, mais les traditions populaires ont fini par choisir Ismaël, fils premier-né d'Abraham, vénéré comme l'ancêtre des Arabes, et dont la mère est la servante égyptienne Agar. Toujours est-il qu'à travers cette évocation, Ibrahim apparaît comme le premier des « soumis à Dieu », donc le premier musulman⁹.

On peut s'interroger sur l'âge d'Isaac. Il est remarquable de constater que plus on avance dans l'histoire de la réception, plus Isaac est âgé (jusqu'à 37 ans dans la littérature rabbinique). En même temps, la substitution d'un bélier à Isaac annonce la ferme condamnation des sacrifices humains (Ex 34,19-20 ; Lv 27,6 ; Dt 18,10). Le bélier est l'animal le plus cité dans l'Ancien Testament et il est justement mentionné pour l'holocauste, ce type de sacrifice au cours duquel la victime est totalement consumée par le feu, comme l'indique l'étymologie, (Ex 29,15-18 ; Lv 9 ; 16). Dans le poème éponyme intitulé « L'acte du bélier », Claude

⁶ Nous renvoyons dans ce volume à l'analyse détaillée de Corinne de Thoury.

⁷ Le tableau de Domenico Tiepolo, réalisé vers 1750 et aujourd'hui au Metropolitan Museum of Art de New York, est l'une des rares exceptions. L'ange ne retient pas le bras d'Abraham mais semble lui parler et lui indiquer de son index gauche le lieu d'où il vient.

⁸ André Wénin, *Isaac ou l'épreuve d'Abraham. Approche narrative de Genèse 22*, Bruxelles, éditions Lessius, coll. « Le livre et le rouleau » 8, 1999, p. 49.

⁹ Zakaria Rhani, « Les récits abrahamiques dans les traditions judaïque et islamique », *Archives de sciences sociales des religions* 142 | avril-juin 2008. [<http://journals.openedition.org/assr/13833>] (consulté le 05 juillet 2022).

Vigée voit dans l'épisode un dépassement du tragique et dans le bélier à la fois le peuple juif et son dieu : il écrit :

Lié sur le bûcher à la place du fils,
Laine offerte à la flamme et la corne à la foudre,
Sous la main qui s'approche un dieu s'ouvre à soi-même.¹⁰

La lecture typologique chrétienne de la Passion se dédoublera entre Isaac et le bélier. Le bélier suspendu par les cornes apparaîtra comme une figure du Christ crucifié. En islam, Ibn 'Arabî, grand maître du soufisme, soulignera que c'est en fait un bélier qui est apparu à Ibrahim durant son sommeil, mais sous les traits de son fils. L'animal reste au cœur de la « grande fête » de l'Aïd, qui coïncide chaque année avec la fin du pèlerinage à La Mecque¹¹,

Le parallèle avec le sacrifice d'Iphigénie dans la mythologie grecque s'invite dans le débat de la littérature comparée mais également le rapprochement signifiant avec Œdipe. Laïos, le roi de Thèbes, exposa son fils sur le mont Cithéron, après lui avoir percé les chevilles afin de les attacher avec une courroie. L'enflure causée par cette blessure, à l'origine du nom d'Œdipe, s'apparente déjà à une ligature¹². Et Œdipe « aux pieds enflés » appartient, dans le récit mythologique, à la catégorie des « fils sacrifiés ». Même si Freud a complètement négligé de se pencher sur Abraham, prêt à sacrifier Isaac, cet Œdipe à l'envers – comme on a pu l'appeler –, a néanmoins donné naissance, dans le vocabulaire de certains psychanalystes, au « syndrome d'Isaac » qui se manifeste par l'agressivité du père à l'égard de son fils afin de l'expulser du cocon familial pour qu'il apprenne les lois de la vie en société. Au final, on dira que Dieu a testé Abraham et que ce dernier a laissé à son fils le choix de prendre sa liberté et de se tourner, à son tour, vers le Dieu unique.

On l'aura compris, les relectures théologiques, littéraires et artistiques de ce récit fondateur se révèlent particulièrement riches et foisonnantes. Toute lecture est une interprétation. Un texte dit fondateur n'est-il pas justement gros d'une multiplicité de possibles ? Ce nouveau volume ne suffira pas à en faire le tour mais, dans la perspective interdisciplinaire des rencontres Graphè, il garde l'ambition d'en retracer les étapes les plus importantes à travers des œuvres caractéristiques de chaque époque. La question n'est pas l'historicité du personnage d'Abraham, ni celle du sacrifice d'Isaac. Ce sont la présence et la force symbolique de l'épisode qui nous occuperont.

En ouverture, Catherine VIALLE présente en détail la péripécie biblique du chapitre 22 du livre de la Genèse et recense les principales lectures qu'il a suscitées. Elle souligne en particulier que le sacrifice s'avère

¹⁰ Claude Vigée, *L'acte du bélier*, dans *Mon heure sur la terre. Poésies complètes 1936-2008*, Paris, Galaade éditions, 2008, p. 446.

¹¹ Cf. *Coran* sourate 37, versets 102 à 109. Voir Shaarawi Khairy, « Formes sacrificielles dans l'Ancien Testament et le Coran. Étude comparée des offrandes de Caïn et Abel, du sacrifice d'Abraham et des sacrifices expiatoires dans le judaïsme et dans l'islam », *Annuaire de l'École pratique des hautes études* 114, 2005, p. 467-474.

¹² Sur cette dimension psychanalytique, voir Jean-Pierre Fresco, « Kafka et le complexe d'Isaac », *Le Coq-héron* 173/2, 2003, p. 118-120.

en réalité un « prétexte » et que la mise à l'épreuve de la « crainte » d'Abraham est au cœur du passage. Une traduction inédite de Gn 22 accompagne son étude. Cette approche exégétique est complétée par la « littérature intertestamentaire », telle qu'on l'appelle habituellement mais dont Philippe MOLAC s'efforce de délimiter le périmètre sous l'expression « matrices littéraires » au regard des dernières recherches sur le sujet. Sont ainsi abordés l'épître aux Romains et celle aux Hébreux ainsi que l'interprétation de l'écrivain juif, Philon d'Alexandrie, dont la lecture souvent allégorique est marquée par un profond effort de synthèse entre tradition juive et culture grecque. Mais s'opère ensuite une « rupture épistémologique névralgique » d'après Philippe Molac ; ce n'est plus l'obéissance d'Isaac mais une lecture sacrificielle, selon laquelle Isaac annonce le Christ crucifié puis ressuscité, qui s'impose dans les écrits chrétiens.

Notre grand témoin de l'époque patristique est Origène. Il est le premier à faire du passage une interprétation systématique dans son Homélie 22 sur la Genèse. Sans passer sous silence la typologie chrétienne désormais attachée à l'épisode, Origène se focalise sur la figure paternelle d'Abraham et sur l'épreuve spirituelle qu'il doit traverser comme le montre Agnès ALIAU-MILHAUD. La célèbre théorie origénienne des trois sens de l'Écriture laisse apparaître, en l'occurrence, un sens spirituel particulièrement riche que le pasteur de Césarée explique à ses fidèles non sans une certaine théâtralisation.

Pour l'époque médiévale, Géraldine ROUX convoque deux grands noms du judaïsme, Rachi et Maïmonide, qui posent, chacun à leur manière, la question de savoir si l'épisode renvoie à un sacrifice rituel ou à un sacrifice symbolique. L'auteur du *Guide des égarés* développe une lecture rationalisante de l'épreuve d'Abraham quand l'exégète de Troyes défend l'idée d'une nouvelle alliance. S'appuyant sur l'exégèse contemporaine d'André Neher (dans *L'Exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz* où il interroge les différentes formes de silence tout au long de l'épreuve d'Abraham), Géraldine Roux montre comment Gn 22 peut éclairer le réel et, en même temps, de quelle manière le contexte historique infléchit l'interprétation biblique qui nourrit ces témoins de leur temps.

Calvin et Luther tenaient le passage biblique pour un symbole de la justification par la foi. Quentin ROCA aborde l'interprétation protestante pour en dégager les spécificités stylistiques, théologiques et polémiques, et brosse le portrait de la Réforme francophone au milieu du XVI^e siècle. Quand Calvin se méfie des interprétations allégoriques jugées arbitraires, Castellion adapte son commentaire au public scolaire auquel il s'adresse dans ses *Dialogues sacrés*. Composée par le protestant Théodore de Bèze en vue d'une représentation à Lausanne en 1550, *Abraham sacrifiant* est considérée comme la première tragédie de langue française. Afin d'éclairer les rapports complexes entre Abraham et Isaac au cœur de cette pièce, Aurélien BOURGAUX nous en livre une analyse détaillée et s'interroge notamment sur les sources d'inspiration de l'auteur, en particulier la tragédie grecque où Euripide met en scène Iphigénie sacrifiée par son père Agamemnon.

La Contre-réforme catholique inspira nombre de traités qui cherchaient à repousser la doctrine protestante en s'appuyant sur le sacrifice d'Isaac par son père Abraham. À l'époque du Siècle d'or espagnol, deux dramaturges, Pedro Calderón et Felipe Godinez, écrivent un *auto sacramental* – une pièce pour la fête du Saint-Sacrement – sur le sacrifice d'Isaac que Caroline LYVET étudie en parallèle pour dégager toutes les ressources théâtrales et théologiques que chacune des deux renferme dans la perspective tridentine. L'*auto*

sacramental associe une vocation didactique à une dimension de divertissement. La présence du jeu en constitue toute l'originalité baroque.

Toutes les bibliographies sur notre sujet renferment l'ouvrage que Søren Kierkegaard écrit en 1843 sous le titre *Crainte et tremblement*. Après avoir exploré, l'éthique et l'esthétique, le philosophe danois s'intéresse au religieux, comme troisième voie. Dans cette perspective, l'exemple d'Abraham lui sert à réfléchir sur le phénomène de la foi que semble incarner par excellence le Patriarche. Jérôme BORD nous éclaire d'abord sur le pseudonyme qu'utilisa le philosophe en la circonstance : Johannes de Silentio. Il cherche ensuite à mieux cerner la signification du sacrifice d'Isaac – et par là-même, de la foi d'Abraham – dans le corpus kierkegaardien. Il ressort que, pour le luthérien Kierkegaard, la foi consiste à comprendre qu'il ne faut pas comprendre, seule manière de concilier les notions à première vue contraires de « raison » et d'« absurde ».

Corinne de THOURY s'interroge ensuite sur la manière dont les arts, en sculpture mais surtout en peinture, se sont emparés de la discrète présence d'Isaac dans le texte. Rendre visible la fin du récit s'est révélé pour les artistes tâche à la fois délicate et inconfortable. La traduction plastique du texte posait d'emblée la question du sens à lui donner. Après avoir rappelé les principales représentations de la scène depuis l'art paléochrétien, Corinne de Thoury oppose Ghiberti et Brunelleschi lors du concours pour la porte nord du baptistère Saint-Jean à Florence. Mais il revient au Vénitien Giambattista Piazzetta d'avoir le mieux répondu à ce que Corinne de Thoury appelle le « paradoxe de la Promesse ».

Pour terminer, le volume nous ramène à la littérature à travers trois derniers auteurs. Le prix Nobel portugais, José Saramago, déroule dans son roman *Caïn* une relecture iconoclaste de l'Ancien Testament. Le premier meurtrier de l'Histoire, présentement réhabilité, est le témoin du sacrifice d'Isaac et engage un dialogue aux accents socratiques avec Abraham. Rita de PINNA a la volonté d'éclairer le véritable sens de la démarche de Saramago tout en soulignant sa dimension platonicienne.

Enfin, Myriam ACKERMANN-SOMMER s'arrête sur deux relectures de la ligature dans la littérature juive américaine contemporaine, en écho à la tradition qui met l'accent, non sur le sacrifice d'Isaac, mais sur la préservation de la vie du fils et l'interruption du geste du père. À travers une allusion au bélier qui suspend le bras d'Abraham, le prix Nobel de littérature Saül Bellow s'interroge sur les impératifs de la mémoire dans sa nouvelle intitulée « The Bellarosa Connection » (1989), quand Bernard Malamud met en scène un père qui donne sa vie pour sauver son fils à travers l'intrigue de « Idiots First », parue en 1961. Laissons à Élie Wiesel le dernier mot : « Isaac, en sa qualité de premier survivant, enseigne aux survivants de l'histoire juive à venir qu'il est possible de souffrir et de désespérer toute une vie sans pour autant renoncer à pratiquer l'art du rire¹³ ? »

En dépit de sa notoriété, l'épisode du sacrifice démultiplie les facettes de son interprétation dont certaines ne manquent pas de surprendre. Abraham et Isaac ont cheminé durant trois jours pour atteindre le mont Moriyah (Gn 22,4)... avant de comprendre... Que les pages qui suivent permettent de mieux déchiffrer le passage avec, en filigrane, la question lancinante de savoir quel en est finalement le véritable héros !

Jean-Marc Vercruysse

¹³ Élie Wiesel, *Célébration biblique. Portraits et légendes*, Paris, Seuil, 1975, p. 88.